Document generated on 06/04/2025 6:57 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Deux heures à peine

Gilles Pellerin

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15056ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pellerin, G. (1992). Deux heures à peine. *Moebius*, (54-55), 101–107.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DEUX HEURES À PEINE

Gilles Pellerin

La promenade en forêt m'a toujours paru relever du plaisir simple; elle n'exige rien que des dispositions au flânage, que le consentement à l'idée de *journée libre*. C'est toutefois un plaisir que je ne m'accorde jamais. La chasse, en revanche, se dissimule dans une zone d'ombre où je pressens des difficultés, des préparatifs (vêtements, arme à graisser), des exigences (une heure favorable pour l'affût). C'est pourtant à cela, à ce qui, à mes yeux, appartient au registre des passions complexes, que tout à l'heure je m'adonnerai. Yvan a su y faire.

Il m'en parle depuis si longtemps. Depuis un mois, à tout bout de champ, il surgit dans mon bureau, bras gauche tendu, fait lever les proies qu'il abat prestement en se grattant le nez de l'index comme s'il s'agissait d'une gâchette, il *pao pao* en sourdine dans l'exactitude sonore de mes souvenirs de l'époque où j'étais un chef algonquin. Ou il imite le trappeur posant son piège sur ma table encombrée, murmurant, comme s'il parlait aux arbres, que dans deux heures il reviendra lever le collet, comptant bien y trouver une proie. Je connais des façons plus désagréables de me confier un dossier urgent.

«Lever». Le mot revient constamment dans la description anticipée de la magnifique journée qu'il me promet. Cela signifie surtout que la magnifique journée commence aux aurores. Je n'ai pas fermé l'œil, le coup de l'étrier m'a fait voyager toute la nuit aux quatre coins du lit trop mou — bourré de plumes de canard? —, poursuivi par les soucis que je n'arrive pas à laisser derrière la porte close du bureau.

Yvan? Resplendissant. Pendant que l'eau du café bout, il fait le tour de la maison. C'est déjà le tour du monde : il habite un rang perdu d'un pays perdu. Bellechasse. Il y est né. Y vit. Cela s'appelle vivre. Il parle au soleil qui se montre, qui se lève. La brume est un suaire, un défi à qui prétendrait la décrire.

Yvan ajoute des ectoplasmes au brouillard. J'ai envie de l'imiter, de vider mes poumons de gars de la ville en espérant que l'univers accepte ma contribution au tremblement des choses. Brouillard au porto. Il ne sait pas que je le regarde par la fenêtre, que je vois le gars de la campagne échanger l'air pour l'air. Je sors, le café fume, je lui en tends une tasse, il paraît que j'ai eu une bonne idée. Non, Yvan, c'est toi. Je me ferme les yeux et je comprends pourquoi *expirer* convient à ce souffle, à ce qui sort, visible, à ce qui meurt. Ma tasse à la main, j'annonce : «brouillard de Colombie»; je m'emplis d'air blanc : «brouillard aux toxines de bureau»; je pince les lèvres comme un corniste : «brouillard à l'heure de pointe». Quelque chose accepte cette merdouille que je ne sais pas donner convenablement. Quelque chose accepte le sacrifice de Caïn. Mon mal de cheveux se dissout dans le moment magique.

L'eau de Pâques, Yvan? Yvan me parle de l'eau de Pâques. De la tradition qui veut qu'on se rende à l'aube puiser à une *source vive* — tous les mots ont leur importance dans un beau récit — une eau qui a des vertus singulières, la première étant de ne pas croupir; la seconde, d'apaiser l'orage. (Et sans doute quelques autres.) On la met en bouteille, de vieilles maisons ont encore une niche murale où l'on dépose la fiole. Surtout, au retour de la source, on fait ses ablutions avec cette eau. Et puis? Et puis rien. C'est beau, c'est tout. Les curés font grise mine, classent le rite au rayon des superstitions, prétendent qu'il détourne les

fidèles du sens réel de la fête pascale. Chaque année le père d'Yvan descend dans la coulée derrière chez lui, jamais il ne rate ce rendez-vous avec la sérénité. Sa mère lui avait vanté les bienfaits de l'eau miraculeuse, lesquels? il n'a jamais su.

On se croirait à Pâques. Pâques en automne. La terre sue. «Je t'assure qu'a pas niaisé cet été!» On resterait là que je serais satisfait : je ne crois pas avoir vu la campagne en cette saison; à cette heure, jamais. Le regard d'Yvan ne porte pas sur les labours des voisins, mais sur le bois qui commence au bout de son terrain et qui a entrepris une marche lente vers la maison, ce que je le soupçonne de ne pas vouloir entraver.

Parler du brouillard, il en est là. Il se rappelle toutes les parties de chasse, les meilleures, le plus beau temps, cela inclut la brume qui *lève*, comme les perdrix, cela se fait seulement sur un autre rythme, voisin de celui du soleil, l'univers en ressort modifié, il faut écouter, les sons ne portent pas à la même distance, c'est comme si on ne marchait pas de la même manière quand on sent sur son visage cette froide caresse.

Si on pensait à prendre le bord du bois? Ça me dérange. L'idée me plaît quoique je ne sois pas exempt du malaise qui m'a fait longtemps résister à l'invitation d'Yvan. Si je le connaissais moins, je lui proposerais de laisser les armes à la maison, de nous en tenir à la promenade. Je ne suis pas venu pour gâcher son plaisir. Hier, cela consistait à préparer l'attirail, à faire feu sur des cibles au fond d'une sablière, puis à se mettre à table et, si j'ose dire, à casser du sucre sur le dos du poulet. «Attends de goûter à la viande sauvage, tu m'en diras des nouvelles.» Et à porter quelques toasts bien sentis. Ce matin, il faut ajuster la bandoulière de la musette, empoigner le fusil.

Cela exige un certain effort de la part du gars de la ville. Je me sens soudain des raideurs à l'épaule, que l'exercice dans la sablière m'a values. Je suis l'enfant des documentaires qui racontaient les horreurs de la chasse et vantaient les safaris-photos. Serai-je capable de faire feu sur une bête? Je me rassure en me disant que je n'en verrai pas. Je passe le plastron rouge sur un blouson que j'ai rescapé de mon

époque à carreaux. Je poserai plein de questions à Yvan. J'ai naturellement le pas lourd. Ça devrait aller.

Je ne poserai pas de questions à Yvan : sitôt atteinte la lisière de la forêt, il se tait. Il est ailleurs; or, c'est ici. Et moi?

Je prends son pas. Je tiens pour de la hardiesse de ne pas contourner un arbre du même côté que lui. De loin en loin je me penche sur une cocotte, une plante inconnue qu'il identifie, «thé des bois», «ail des bois», car il ne pousse pas le silence à hauteur d'ascétisme ou de liturgie. Je le vois s'amuser quand, cueillant une fougère, je la lui désigne comme une «plante des bois».

Nous sommes peut-être heureux.

«C'est ici.»

Nous ne chassions pas, nous marchions. Nous nous rendions sur le lieu dont pourtant il m'avait hier abondamment parlé puisque je reconnais le «petit ruisseau», la «grosse roche plate» et des sapins que la circonstance m'incite à qualifier de moyens. «Épinettes noires...», me corrige Yvan. Je ne connais rien de la pruche, du sapin baumier, de... «Sens.» Nous écrasons des aiguilles de conifères, chaque arbre a son odeur, et une idée de vinaigre de sapin me vient. La sacrée marinade qu'on en tirerait, non? Yvan a un sourire à rendre le soleil jaloux : «Nous reviendrons. Peut-être qu'avec de la résine tu obtiendrais ce que tu cherches?» Chassons, Yvan. Je voudrais laisser à ton plaisir l'espace qui lui sied, j'essaierai de le faire mien comme tu sais te nourrir de mon aise.

«Bon ben, si on veut manger...»

Je sais bien que ça ne veut rien dire. Il faut faisander la viande et faire tout ce que j'ignore, plumer, écorcher, vider, fumer, qui nous laisse loin de notre profit immédiat. Toutefois je comprends peut-être mieux ce que nous sommes venus faire. Nous n'attendons pas l'animal compatissant qui donnera sa vie pour que la nôtre continue; pour ça, il y a des épiceries au village, du charolais dans les champs, les cages à lapins sont pleines, le voisin s'apprête à faire boucherie. Les gestes ont une fin. J'ignore si la gravité que je leur accorde en cette heure existe en dehors de moi. Peu importe, nous marchons à la rencontre d'un récit possible, «ce di-

manche-là, Gilles m'accompagnait, on suivait la petite trail au ras le sapinage quand tout d'un coup...»; nous essayons de rapporter la saveur exacte de ce jour, une perdrix à jeter dans la jarre de bines, un lièvre à barder de petit lard; nous nous mêlons au mystère de la forêt. N'empêche, ça me pince l'estomac, je ressens ce que je redoutais, le nom ne vient pas, je tiens un fusil, chargé, pas une caméra, je suis chaussé de bottes qui devraient faire floc floc pour trahir ma présence, mais ces bottes connaissent le sentier, on les sent chez elles. Elles aiment la chasse.

Nous sortons parfois du bois, pendant les quelques instants que nous accordent des clairières, pour vérifier la position du soleil — Yvan a tenu à ce que les montres restent à la maison. «À leur place.» Il n'y a plus de brouillard que dans mon cerveau. La découverte de ravages de chevreuils, de crottes de lièvres qu'Yvan pointe du canon de son fusil et que j'avais prises pour une variété de bleuets, la progression dans ce monde de quiétude ne réussissent pas à démêler la confusion d'impressions qui m'anime. J'ai une arme, c'est la première fois. Je n'arrive pas à bien tenir la crosse. Ça tue, ça fait la révolution, ça permet l'oppression et ça l'empêche, ça donne dans la métaphore de cul, ça rime avec larme, ça joue de la petite caisse, ça pulvérise la quiétude, ça fait de jolis trous dans les cibles des champs de tir, ça met des idées dans la tête des jaloux, ça sent bon dans les romans. Ça met du gibier dans l'assiette.

Tous les jeudis, mon employeur dépose ma paie directement dans mon compte à la banque.

J'achète la viande au comptoir, posée, emballée, étiquetée.

Chaque matin, je prends l'autobus à la même heure. Même chauffeur que je salue et qui me rend le bonjour.

Mais là, un sentier pavé de feuilles et de crottes sèches, le silence et de quoi le trouer.

Yvan a la généreuse idée de me laisser seul. Je m'y oppose d'abord, il n'y a pas de plan qui dise «Vous vous trouvez ici», pas de toponymes à la croisée des trails. «Si je me perds? — Tu demanderas ton chemin à un ours brun. — Si je rencontre un ours brun? — Je te l'ai dit, tu lui demandes le chemin du retour. En échange, la décharge publique est

au bout du rang Croche. Comme il y est probablement déjà, ça me surprendrait que toi pis lui.» Je cède, il n'arrivera rien, je n'ai qu'à suivre le ruisseau jusqu'à la rivière, petite ça va de soi. Dans deux heures il m'y rejoindra. «Deux heures? Mais ma montre... — Deux heures.» Il se trouvera mieux si je ne lui colle pas aux bottes, les proies nous regardent comme à la télé, un programme comique. O.K., je continue à les distraire et toi, pendant ce temps-là — je fais *pao pao*, staccato pianissimo, sans oser lever le canon sur le gibier imaginaire. Il ne répond pas, car il ne s'agit pas de lui, mais de moi. Deux heures, deux petites heures.

Probable que je ne tomberai pas sous une balle égarée, que je ne m'enfargerai pas dans une racine qui joue pour les Flyers de Philadelphie. Probable que le ruisseau mène à la rivière, et la rivière au village, si jamais. Probable que l'ours farfouille dans des conserves qui lui font une muselière sur le pif. Que tous les orignaux ont été transformés en porte-manteaux ou en trophées de taverne. Que les marmottes cannibales méchantes ne sortent jamais de la garderie. Que le seul anaconda du coin est enroulé sur lui-même à la caserne de pompiers de Montmagny et que les tigres à double mâchoire sont partis à la messe. D'ailleurs ça sonne au loin. Je me mouille le doigt et je le lève pour savoir d'où viendra le vent, comme quand on était petits et qu'on jouait aux Apaches dans la ruelle Languedoc. Je connaîtrais d'autres niaiseries, que je les ferais toutes. Une façon de se dire bonjour, comment allez-vous, nous passons les deux prochaines heures ensemble, *en forêt*.

Je ne veux pas prendre tout de suite la voie tracée par le ruisseau, j'aurais quasiment honte. Je grimpe le coteau, sans m'éloigner, je suis tout à coup plus attentif à ce qui m'entoure car j'ai l'impression d'être encerclé, par les essences, les teintes, les formes, les veines dans la pierre, les senteurs, des courants de fraîcheur, ma pensée. Ma pensée qui ne serait pas seule parmi toute cette vie. État d'esprit à importer en ville. Stop.

Je serre la crosse du fusil. Droit devant, un lièvre. Qu'est-ce que je fais? Y a-t-il une permission à demander? un formulaire à remplir? Y a-t-il un instructeur dans la salle? Les deux heures sont-elles passées?

Ça ne bouge pas, moi non plus. On dîne tôt. Régime alimentaire très sain; la couleur des crottes, je comprends. J'épaulerais, la bête serait dans ma mire. J'ai à prendre une décision. Un chasseur aurait eu le temps de faire feu, de mettre la bête dans la gibecière, presque de la piquer d'ail et de laurier et de la mettre au four. Moi : une décision, dans les hauts de Bellechasse. Et on m'a enlevé ma montre. Je n'ai rien d'autre à regarder que mon incapacité. Je n'en parlerai pas à Yvan, c'est lamentable, il suffirait de faire craquer une branche, de dire au lièvre de déguerpir. Ou de l'abattre.

Mais rien.

Même les bons repas ont une fin. À l'heure du cigare, l'animal m'avise et se prend pour une proie. Décampe.

Ça frôle la crampe dans la main.

La bête partie, je ne bouge pas davantage. Yvan a deviné qu'il me fallait rester seul. Il a devancé ce que je n'aurais pas exprimé, à supposer que le désir fût remonté jusqu'à la conscience. Je ne suis plus sûr qu'il ait eu raison d'agir ainsi. Lui aurait eu le réflexe de tirer, peut-être sans avoir pu me prévenir. Le lièvre serait mort, à pareille distance quelqu'un comme Yvan ne rate pas une cible immobile. Je m'en serais probablement réjoui (un civet, tout de même), alors que là. Un vide qui pèse lourd dans l'estomac; un vide anonyme.

Pour ce qui suit, le nom vient aisément : la peur. Ça vous fait un battement affreux dans un taillis à ma gauche. Une perdrix, qui n'a rien manqué de la scène, décide d'illustrer ce qu'est un gibier à plumes qui lève. J'en échappe le fusil tellement je suis saisi. J'aurais pu me tirer dans le pied? Ça n'explique pas la peur. J'ai été surpris? Pas ça non plus. Ça fait un battement affreux sous mes côtes gauches. Plus rien ne se dissimule sous une apparence complexe; la peur est simple, totale. À dix pieds de moi, à flanc de coteau, à jet de cœur, le monde vient de faire irruption, j'ai la sensation très exacte que le monde fait irruption et qu'il pourrait se retourner sur lui-même.